

Aîné·es LGBTQIAP+ : comment ne pas retourner au placard ?

Viellir sans renoncer à soi : le combat des aîné·es LGBTQIAP+

Autrice : Beatrice Strophair - Le Girofard

Dans une société occidentale traversée par les politiques discriminatoires de Donald Trump aux États-Unis et le recul des droits des femmes trans au Royaume-Uni, le vieillissement des personnes LGBTQIAP+ est plus que jamais menacé. À l'heure où les récits queer sont censurés, où les identités trans sont médicalement et juridiquement niées, comment envisager une vieillesse libre, digne, visible ?

Pour les personnes LGBTQIAP+, l'expérience du vieillissement est profondément marquée par la mémoire collective du rejet, de la stigmatisation et de l'effacement. Parmi ces mémoires, l'épidémie de VIH/Sida des années 1980 et 1990 reste un traumatisme fondateur : une génération entière a été décimée dans l'indifférence, laissant des traces durables dans les corps, les histoires, les associations, et les silences. Beaucoup ont perdu amis, partenaires, amours — mais aussi toute confiance dans les institutions.

À cela s'ajoute l'âgisme, le racisme structurel, la lesbophobie, l'homophobie ou la transphobie, qui touchent les personnes LGBTQIAP+ âgées. Invisibilisé·es, isolé·es, précarisé·es, nombre d'entre elles et eux doivent parfois retourner symboliquement « au placard », par peur des représailles, du mégenrage ou du rejet en établissement.

Alors que faire pour ne pas disparaître à nouveau ? Comment garantir une vieillesse authentique et inclusive pour toutes les personnes LGBTQIAP+ ?

Le retour au placard : une double invisibilisation, entre âgisme et LGBTIphobie

Dans le contexte LGBTQIAP+, le terme « placard » désigne la situation dans laquelle une personne cache son orientation sexuelle, son identité de genre ou ses relations affectives afin d'éviter le rejet, la stigmatisation ou la discrimination. Être « dans le placard », c'est vivre dans le secret, sans pouvoir exprimer pleinement qui l'on est, que ce soit dans la sphère privée, sociale ou professionnelle.

Pour les personnes âgées LGBTQIAP+, ce placard représente souvent une époque où l'homosexualité et la transidentité étaient criminalisées, pathologisées ou socialement condamnées. Mais avec la vieillesse, cette réalité peut ressurgir. L'entrée en EHPAD, la dépendance ou la fréquentation de services de soins peuvent contraindre certain·es à se replier à nouveau, par crainte du regard des autres ou d'un environnement non inclusif.

Ce que l'on appelle le « retour au placard » correspond ainsi à une perte de liberté d'exister ouvertement comme personne LGBTQIAP+ dans les dernières étapes de la vie. Ce phénomène est d'autant plus marquant que ces aîné·es ont déjà traversé des décennies de répression et de silence : criminalisation de l'homosexualité jusqu'en 1982 en France, pathologisation de la transidentité jusqu'en 2018, stigmatisation liée au VIH toujours présente, rejet familial ou invisibilisation sociale. Beaucoup n'ont jamais pu faire leur coming-out, ou l'ont fait tardivement, au prix de grandes difficultés.

L'isolement social : un des facteurs principaux du retour placard

L'isolement social ne se manifeste pas de manière uniforme : il s'inscrit sur un continuum, allant de personnes âgées pleinement intégrées à d'autres qui ont toujours vécu en marge des réseaux sociaux ou familiaux. Les aîné-es LGBTQIAP+ sont particulièrement exposé-es à cet isolement en raison de facteurs spécifiques tels que l'absence d'enfants, les ruptures familiales dues à l'orientation sexuelle ou à l'identité de genre, la discrimination dans les milieux de soins, le manque de reconnaissance des familles choisies et la faible représentation dans les services dédiés aux personnes âgées. Parmi elles, les personnes transgenres âgées restent parmi les plus invisibilisées. Leur marginalisation résulte d'un enchevêtrement d'oppressions (âgisme, transphobie, et effacement des parcours LGBTQIAP+ dans la mémoire collective) qui les place dans une grande vulnérabilité.

Les conséquences de cet isolement sont multiples et profondes. Elles se traduisent notamment par une détérioration de la santé mentale et physique, un risque accru de dépression, de troubles cognitifs, et une hausse significative de la mortalité. Les données de Grey Pride et de l'INSEE sont sans appel : 65 % des personnes LGBTQIAP+ de plus de 60 ans vivent seules, contre 32 % chez leurs pairs hétérosexuels, et leur taux de suicide est estimé entre deux et sept fois plus élevé.

À cela s'ajoutent des conditions de vie souvent précaires, issues de parcours professionnels marqués par la discrimination ou l'instabilité, qui renforcent le sentiment de marginalisation. Cet isolement se traduit aussi par un éloignement du système de soins et peut s'accompagner de pathologies chroniques, notamment le VIH, trop souvent mal pris en charge ou stigmatisé chez les personnes âgées LGBTQIAP+.

Santé et vieillissement LGBTQIAP+ : des suivis médicaux à repenser

Selon le rapport publié par l'association Les Audacieux et les Audacieuses, qui s'appuie sur des données provenant notamment de l'INSEE et du rapport Delaunay (novembre 2013), environ 50 % des seniors LGBTQIAP+ déclarent cacher leur identité dans les lieux de soins ou d'hébergement collectif ainsi qu'après des professionnels de ¹. Or cette invisibilisation a des effets graves : elle détériore leur santé mentale, limite l'accès à des soins adaptés et nuit gravement à leur bien-être global.

Pour les personnes trans en particulier, cela découle d'un historique de discrimination dans le système médical, avec des conséquences graves : renoncement aux soins ou retards de diagnostic, méfiance envers les professionnel·les de santé, sentiment d'humiliation, notamment lors de soins corporels. Certain·es choisissent de s'invisibiliser pour se protéger, même dans des structures censées les accompagner. L'entrée en maison de retraite ou en EHPAD représente alors une nouvelle forme de répression : les structures d'accueil sont peu formées à la diversité des parcours de genre et les corps trans vieillissants sont accompagnés. Les traitements hormonaux, par exemple, sont souvent arrêtés avec l'âge, malgré leur importance dans le bien-être des personnes trans, faute de connaissances médicales ou de protocoles adaptés. Ces arrêts forcés peuvent provoquer des souffrances physiques et psychiques majeures. Les cancers ne sont pas tous dépistés correctement, les personnes trans étant exclues des campagnes de prévention pensées en fonction de la catégorie administrative de sexe (le 1 pour les hommes, le 2 pour les femmes sur la carte vitale française) à laquelle est rattachée une personne.

En effet, les femmes trans présentent un risque de cancer du sein équivalent à celui des femmes cisgenres, et conservent un risque de cancer de la prostate, organe non systématiquement retiré lors de la transition. Il existe chez les hommes trans, même après plusieurs années de traitement, le risque de développer des pathologies gynécologiques comme l'endométriose ou des cancers du col de l'utérus et des ovaires, si ces organes n'ont pas été retirés. Le suivi gynécologique reste donc indispensable, bien que souvent négligé, par

¹ https://audacieusement.org/nos_engagements/

manque de formation des professionnel·les ou par peur de discrimination de la part des patients eux-mêmes.

Nos aîné·es transgenres rencontrent donc des risques de santé souvent méconnus, ignorés ou mal pris en charge par les structures médicales. En plus de la transphobie encore présente dans les institutions de soins, iels subissent les conséquences d'un système de santé inadapté à leurs parcours de transition, et d'une médecine encore très centrée sur les normes hétérocisgenres. Ces failles se traduisent par des traitements interrompus, des suivis médicaux inadaptés au cas par cas, et des risques accrus de pathologies graves. En effet, chez les femmes trans, souvent autour de la ménopause ou passé 70 ans, la poursuite des œstrogènes est parfois interrompue de manière automatique, sans évaluation au cas par cas. Or, cette interruption peut avoir des conséquences psychiques importantes : anxiété, perte d'estime de soi, détresse, voire dépression.

Des initiatives engagées voient le jour afin de proposer des espaces de vie adaptés aux aîné·es LGBTQIAP+

Parmi ces initiatives engagées, ² constitue un projet pionnier en France. Née à Lyon à l'initiative de l'association Les Audacieux et Les Audacieuses, cette colocation inclusive s'adresse aux personnes LGBTQIAP+ âgées de 60 ans et plus, souvent confrontées à l'isolement ou à la crainte de discrimination en maison de retraite traditionnelle. Ce lieu accueille 24 résident·es dans un environnement bienveillant, sécurisé et autogéré, où chacun·e peut vivre librement son identité, ses amours, son histoire. La Maison de la Diversité fonctionne sur un modèle participatif, combinant espaces privatifs et lieux de vie collective, avec un accompagnement social adapté. Elle offre ainsi une alternative concrète et innovante aux formes classiques d'hébergement pour personnes âgées, en mettant au cœur du projet la lutte contre l'âgisme et les LGBTphobies.

Dans la même lignée, le label « Grey Pride Bienvenue », développé par l'association Grey Pride, propose une transformation en profondeur des structures d'accueil existantes, notamment les EHPAD. Ce label engage les établissements dans une démarche inclusive à plusieurs niveaux : formation du personnel à la diversité sexuelle et de genre, adoption d'un langage non genré, reconnaissance et visibilité des couples de même sexe, respect strict de l'identité de genre, notamment en ce qui concerne les personnes transgenres. Le label prévoit également un audit et un accompagnement dans la durée afin de garantir que les établissements deviennent de véritables lieux sûrs, accueillants pour toutes les personnes âgées, sans distinction d'orientation sexuelle ni d'identité de genre.

Ainsi ces deux initiatives, complémentaires dans leur approche, participent activement à construire des environnements de vie dignes, respectueux et ouverts, adaptés aux réalités plurielles du vieillissement LGBTQIAP+.

Lutter contre le retour au placard, c'est aussi briser les tabous sur la vie affective

La sexualité des personnes âgées reste un tabou, encore plus lorsqu'elle sort de la norme hétérosexuelle. Pourtant, comme nous le montre le documentaire *Si je meurs, ce sera de joie* de Alexis Taillant, la sexualité ne s'éteint pas avec l'âge. Au contraire, elle change mais reste source de lien, de tendresse, d'affirmation de soi.

² <https://audacieusement.org/le-projet-maison-de-la-diversite/>

Dans ce documentaire, nous suivons Micheline, Yves et Francis. Engagé·es auprès du mouvement *Grey Pride*, ces trois aîné·es LGBT revendiquent leurs désirs et refusent de se soumettre à la mise au placard associée à la vieillesse.

La projection du film au festival Cinémarges de Bordeaux en 2025 a donné lieu à une table ronde, réunissant le réalisateur aux côtés de Cédric Matet (*Grey Pride*), Dominique et Françoise du *CNaV de Bordeaux* (Conseil national autoproclamé de la vieillesse) ainsi que Catherine des *Giroflées*, collectif lesbien rattaché au Girofard (Centre LGBTQIAP+ de Bordeaux). La table ronde a permis d'aborder des thématiques variées, parmi lesquelles la vie affective de nos aîné·es ainsi que les dynamiques intergénérationnelles développées au sein du collectif *Les Giroflées*. Dans cette perspective, le projet européen ³, relayé localement par le Girofard, propose des groupes de parole sur la vie affective des aîné·es, rejoignant ainsi directement les questionnements soulevés par le documentaire.

Le rôle du travail d'archive : l'exemple du réseau ⁴

Marginalisé·es dans leur jeunesse, puis souvent exclu·es des espaces communautaires contemporains, les aîné·es LGBTQIAP+ se retrouvent victime d'une double mise à l'écart : effacées des mémoires collectives, et forcées, en vieillissant, de « retourner au placard » pour survivre dans des structures d'accueil inadaptées ou hostiles. Ce retour symbolique au silence, à l'invisibilité et à l'auto-censure n'est pas seulement individuel : il est le symptôme d'un oubli politique. Le travail de mémoire, tel que porté par des initiatives comme le réseau Big Tata, permet de faire exister ces récits.

Créé en 2021, Big Tata est le premier réseau francophone de bibliothèques et centres d'archives LGBTQIAP+. Né de la volonté de mutualiser les ressources, de valoriser les histoires queer et de soutenir les initiatives locales, ce collectif s'étend aujourd'hui à travers la France, la Suisse et le Canada, avec une vingtaine de structures membres.

Ce réseau repose sur un principe fondamental : l'autodétermination des mémoires. Chaque centre ou bibliothèque conserve son autonomie tout en participant à une dynamique commune, fondée sur la coopération, la mise en commun des outils, et le partage de savoir-faire. En ce sens, Big Tata est bien plus qu'un annuaire ou une base de données : c'est un espace vivant de solidarité archivistique, un outil politique et culturel pour faire exister les récits longtemps marginalisés.

Parmi ses principales réalisations, Big Tata propose un catalogue collectif en ligne, accessible à tou·tes, qui recense des milliers de documents (ouvrages, fanzines, mémoires, thèses, revues, archives militantes) issus des collections de ses membres. Ce projet permet non seulement de faciliter la recherche sur les questions LGBTQIAP+, mais aussi de valoriser des fonds souvent invisibilisés, notamment ceux issus de collectifs militants, de bibliothèques alternatives ou de structures communautaires locales.

Le réseau organise également des temps de rencontre, comme les Rencontres Big Tata, moments d'échanges, d'ateliers et de réflexion sur les enjeux de transmission, de mémoire queer et de pratiques archivistiques inclusives. Ces événements participent à la création d'une culture intergénérationnelle, qui relie les luttes passées aux enjeux présents, et renforce les liens entre militantisme, création et recherche.

Big Tata répond ainsi à une urgence mémorielle : conserver, faire circuler et transmettre les récits LGBTQIAP+, souvent menacés d'oubli, voire d'effacement. En créant un réseau horizontal, solidaire et libre, il contribue activement à construire une histoire collective plurielle, où chaque voix compte — y compris celles des aîné·es, trop souvent oubliées des récits dominants.

³ <https://www.nevergetsold.eu/fr/>

⁴ <https://bigtata.org/>

